

Pèlerinage de Médan - 1978

Discours de Jean d'Ormesson

De l'Académie française

Monsieur le Maire,
Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

C'est un grand honneur et un grand bonheur pour moi d'être aujourd'hui parmi vous et de pouvoir dire mon admiration pour Émile Zola. Vous avez été bien imprudent je crois, en disant que je ne faisais rien, car, en effet, à côté du discours de Monsieur Chevrel que j'ai écouté avec beaucoup, beaucoup d'intérêt, vous allez voir en effet que je pourrais reprendre les mots du Doge de Venise, invité à Versailles, et à qui on demandait ce qui l'étonnait le plus dans ce palais somptueux, et il avait répondu : « Ce qui m'étonne le plus, c'est d'y être. » Eh bien ! ce qui m'étonne le plus, c'est d'être parmi vous et de vous parler de Zola, que vous connaissez tous certainement beaucoup mieux que moi, et je me demande si le canular auquel vous faisiez allusion tout à l'heure, ce n'est pas ma présence parmi vous.

C'est un exercice pourtant auquel je devrais être habitué car vous savez qu'à l'Académie française, quand on arrive et qu'on fait l'éloge de son prédécesseur, on parle en général d'un homme qu'on n'a jamais vu et que les trente-huit ou trente-neuf personnes qui vous écoutent, ont rencontré tous les jeudis et connaissaient intimement. C'est un peu le sentiment que j'ai en vous parlant à vous, qui connaissez tous Zola, en vous parlant à vous de l'auteur de *Germinal* et de Nana.

Nous célébrons aujourd'hui un certain nombre d'anniversaires et je voudrais aller, si vous me le permettez, un peu plus loin ou un peu moins loin que le Centenaire que nous célébrons aujourd'hui.

Je voudrais partir d'un soixante-dixième anniversaire qui est celui de la gloire de Zola, de sa reconnaissance par la Nation et qui est l'anniversaire du transfert au Panthéon, en 1908, des cendres d'Émile Zola. C'était l'épilogue d'une longue bataille que je vais tâcher de résumer très brièvement de dix ans en dix ans. Car nous pouvons célébrer aujourd'hui un autre anniversaire, celui du quatre-vingtième anniversaire de la fameuse lettre à laquelle tout le monde pense et que tout le monde connaît grâce au film de mon ami Lanoux et de Lorenzi, la lettre « J'accuse », parue hélas non pas dans *Le Figaro*, on sait pourquoi, mais dans *L'Aurore*.

Et puis en remontant encore dans le temps, nous célébrons le quatre-vingt-dixième anniversaire d'un double événement. En effet, en 1888, deux événements importants dans la vie d'Émile Zola.

Le premier événement, c'est la rencontre avec Jeanne Rozerot.

Deuxième événement, non pas dans la vie mais dans la littérature, c'est la publication de ce beau livre qu'est *Le Rêve*. Pourquoi est-ce que je parle du *Rêve* aujourd'hui ? Non pas seulement à cause de cet anniversaire de 1888, mais parce que, entre *La Terre* et *La Bête humaine*, *Le Rêve* occupe une situation parallèle à celle qu'occupe, entre *L'Assommoir* et *Nana*, *Une page d'amour* dont nous célébrons aujourd'hui le centième anniversaire. *Le Rêve*, comme *Une page d'amour*, marque cette autre veine d'Émile Zola, qui n'est plus une veine de puissance paroxystique, mais une veine de tendresse qui est également admirable.

Vous savez que *La Terre* avait été accueillie de façon très rude par « Le Manifeste » des Cinq, qui se disaient les disciples de Zola et qui ne l'étaient pas vraiment. Zola d'ailleurs a dû être bien surpris de voir la révolte de ces pseudo-disciples, et quand Rosny aîné, Paul Margueritte, Bonnetain, Guiches et Lucien Descaves se démarquèrent de *La Terre* de Zola, c'est évidemment parce qu'ils n'appartenaient pas vraiment à la famille de Zola.

Quatre-vingt-dixième anniversaire donc de ce double événement, et c'est ainsi que nous arrivons au centième anniversaire qui est celui que nous célébrons aujourd'hui et qui est triple. Ce triple anniversaire, c'est celui d'abord d'*Une page d'amour*. *Une page d'amour* est le premier livre de Zola que j'ai lu et je me rappelle mon émerveillement devant cette description de Paris, vu des hauteurs, à travers la brume, qui ouvre ce livre admirable. Le succès d'*Une page d'amour* a d'ailleurs été inégal et probablement inférieur à celui des œuvres les mieux accueillies de Zola. Comme pour *Le Rêve*, *Une page d'amour* surprenait un peu le public et il est toujours très difficile pour un écrivain de se renouveler et de ne pas donner très exactement au public ce que le public attend de lui.

Le deuxième anniversaire, j'en parlerai très peu puisque, Monsieur le Maire, vous avez plus qualité pour en parler que moi-même et vous avez très bien parlé de Zola à Médan. C'est l'installation de Zola dans cette maison. C'est un événement littéraire considérable, puisque'il devait donner naissance très vite à la publication d'un livre qui a fait date dans l'histoire de la littérature française et qui sont ces fameuses *Soirées de Médan*, auxquelles collaboraient, vous le savez tous, en dehors de Zola, Huysmans, Maupassant, Céard, Hennique et l'ami de Zola auquel je faisais allusion tout à l'heure, Alexis. C'est dans ce livre, dans ce recueil que paraît une nouvelle qui allait avoir une répercussion considérable et qui est « Boule de Suif », de Maupassant, Zola lui-même y participant avec « L'Attaque du moulin ».

Il y a un troisième anniversaire que nous pouvons célébrer aujourd'hui, et qui m'est particulièrement cher parce que c'est un des livres que je préfère de Zola : c'est en 1878, je crois que c'est en été 78, Monsieur Chevrel le sait certainement, que Zola annonce à Flaubert qu'il a terminé le plan de *Nana* et qu'il en est assez satisfait. Il avait raison.

Qu'est-ce que nous célébrons aujourd'hui ? Nous célébrons, me semble-t-il, deux aspects surtout d'un des plus grands hommes de l'Histoire de France, nous célébrons l'homme de vérité et de justice et nous célébrons l'écrivain.

L'homme de vérité et de justice est plus complexe qu'on ne le croit d'ordinaire quand on se représente l'image toute faite de Zola. J'ai été tout à fait intéressé par ce qu'a dit Monsieur Chevrel à propos des rapports de Zola avec l'argent et avec la force, et je pense que Zola, qui avait tant de sympathie et de tendresse pour les humbles et pour les malheureux, aurait en un certain sens partagé l'opinion cruellement odieuse de cet humoriste qui voulait que, « loin de faciliter les vocations, on les décourage plutôt », et je pense qu'on trouverait, dans Zola, beaucoup de passages extrêmement durs pour ceux qui s'occupent de littérature et qui n'en ont

pas la force et la taille. Ce qui menait d'abord Zola, c'était l'idée de vérité, qu'il y avait une vérité des hommes et une vérité des choses. L'idée de vérité ne me paraît pas consubstantielle à la littérature. Il y a beaucoup de demeures dans la maison de notre Mère, la Littérature, et la vérité n'est qu'une de ces demeures. Je pourrais vous citer beaucoup d'écrivains dont l'œuvre est fondée sur le mensonge, sur la dissimulation, sur l'ambiguïté, sur la fraude et pourtant (je ne parle pas de moi, je ne suis pas un écrivain de fraude, j'espère), ce sont de grands écrivains. Ce n'est pas tout à fait à tort que Platon voulait chasser les poètes de la République, pensant que les poètes n'étaient pas des hommes de vérité. Zola, lui, est un homme de vérité. Il est un homme de vérité et il est le premier, je crois le premier, de ce qui joue aujourd'hui un rôle si considérable dans notre existence et qui est ce que nous appelons aujourd'hui un intellectuel. J'ai toujours pensé que l'intellectuel n'avait rien à faire avec l'intelligence. L'intellectuel n'est pas un homme qui s'occupe des choses de l'intelligence. Il y a, croyez-moi, des intellectuels tout à fait stupides et il y a des gens qui ne sont pas des intellectuels et qui sont remarquablement intelligents. Je connais des hommes d'affaires parfaitement intelligents. Il ne me viendrait pourtant pas à l'idée de les traiter d'intellectuels. Pourquoi ? C'est parce que, et c'est là que Zola nous apprend quelque chose, c'est parce que le rôle de l'intellectuel, ce n'est pas l'intelligence, c'est la vérité. Le rôle de l'intellectuel est de tout sacrifier à la vérité. Et c'est vrai que l'intellectuel a le droit de gagner de l'argent, et c'est vrai que l'intellectuel peut être dans tous les camps, mais ce que l'intellectuel ne peut pas faire, et c'est une notion purement morale, c'est cacher une vérité, c'est ne pas chercher la vérité.

Naturellement l'homme est ce qu'il est et les intellectuels peuvent être entraînés dans des chemins qui les mènent ou au désastre, ce qui n'est pas grave, ou au déshonneur, ce qui est bien pire. Je dirai que Brasillach était un intellectuel et il l'a montré en un sens parce que je pense que Brasillach a souhaité d'être fusillé, parce qu'il voulait au moins, puisqu'il n'avait pas pu prouver la vérité, prendre la responsabilité de ses erreurs, et en ce sens il était un intellectuel. Eh bien, Zola est un intellectuel, non pas parce qu'il est plus intelligent que Choderlos de Laclos ou que Cocteau, qui sont des hommes qui ont écrit sur la ruse et sur le rêve, mais simplement parce que Zola, c'est un homme de vérité. Il a été un homme de vérité lorsqu'il écrivait un de ses livres qui a eu le plus de retentissement et qui est évidemment *Germinal*. Cette vérité, il l'a liée au sort de la masse ouvrière, et lorsque le premier il fait rouler sur la littérature française le bruit de sabots de la grande grève de *Germinal*, il touche quelque chose qui, évidemment, est la justice et la vérité. Lorsqu'il parle de ce qu'est la condition industrielle, il touche la vérité, et lorsqu'il parle de la foule ouvrière et paysanne, il touche la justice et la vérité, et il voit quelque chose du monde en marche.

Germinal, assez étrangement, a reçu un accueil presque triomphal dans la presse française de l'époque, et je dirai dans presque toute la presse française. L'article du *Figaro* était extraordinairement élogieux. Il y avait pourtant une réserve dans l'article d'un critique de l'époque, dont je vous avoue que je ne sais pas grand' chose et qui s'appelait Henri Duhamel ; et cet article d'Henri Duhamel, dans Le Figaro, est à la source de quelque chose que je n'avais pas bien compris. J'avais lu, par exemple, sous la plume de Mallarmé, que Mallarmé disait à Zola : « Ne vous inquiétez pas de ceux qui vous attaquent en disant que vous maltraitez les pauvres et les ouvriers. » Je m'étais dit que, accuser Zola de maltraiter les pauvres et les ouvriers, c'était tout de même le comble de l'injustice, et l'article d'Henri Duhamel dans *Le Figaro* de l'époque m'a éclairé. Duhamel reproche avec beaucoup d'éloges à Zola de tracer un portrait qui ne répond pas à la vérité et qui ne fait pas justice à l'ouvrier, en le dépeignant perdu de vices, ivrogne, incapable de s'élever. Ça prouvait naturellement que Duhamel, qui n'est pas passé à la postérité, premièrement n'avait pas bien saisi le dessein de Zola, et deuxièmement n'avait probablement pas bien saisi les desseins de la société. Et là, Zola a été piqué au vif et il a

répondu en un long article, où il écrit notamment : « Qu'on veuille bien se renseigner sur les lieux mêmes et sur place, et l'on verra si j'ai menti. » Le souci de Zola, avant de s'intéresser au sort et à la condition des ouvriers, auxquels on pouvait en vérité s'intéresser, c'était de les dépeindre, justement. Et c'est ainsi que Zola est devenu l'écrivain et je dirai le poète de la foule ouvrière et de la masse.

Mais, et c'est là que Zola est un intellectuel admirable, cette vérité de la foule ne l'a pas fait négliger la vérité de l'individu et, en un sens, lorsque Zola, selon la formule que vous rappelez tout à l'heure de François Mitterrand, sort de sa tour d'ivoire où il était certainement parfaitement bien et où il se lance dans la lutte publique pour affronter quelque chose qui se termine au Panthéon, mais en passant par l'exil et par des jours et des nuits qui ont dû être cruels pour lui, eh bien, ce n'est pas une foule ou une masse qu'il défend, c'est un individu, et de même que vous avez admirablement dessiné cette, je ne dirai pas ambiguïté, mais cette complexité de Zola à l'égard de la bourgeoisie, à l'égard des Institutions, à l'égard de l'argent, eh bien, si je vous lisais cette phrase, on ne devinerait pas tout de suite qu'elle est de l'auteur de *Germinal* : « En aucune circonstance il ne faut faire appel à la foule. Je réprovoque avec énergie la férocité des foules ameutées contre un seul homme, fût-il cent fois coupable. »

Donc vous voyez que ce qui mène là Zola, comme il a été mené dans la défense de la masse ouvrière, c'est le même souci de la vérité, et c'est ce souci de la vérité et de la justice qui fait la grandeur de Zola. Voilà ce que je voulais vous dire sur Zola comme homme de justice et de vérité, et comme intellectuel.

Passer de là à Zola écrivain, ce n'est pas faire un très grand bond. Comme l'a dit encore très bien Monsieur Chevrel, on ne peut pas dire vraiment que Zola soit de ces écrivains qui se voyaient sous les traits d'un artiste. Je crois profondément que c'est un poète, mais c'est autre chose ; l'art, le figinage des phrases, le jeu des mots, la chute, la pure forme, ça c'est très loin de Zola, car pour lui la littérature est indiscernable de la vérité. Et je dirai que Zola est comme écrivain, en même temps un homme d'enquête, et en ce sens, j'ai un numéro que je fais souvent, pardonnez-moi, c'est l'opposition du journaliste et de l'écrivain, qui est très claire à mon avis : le journaliste est un homme d'équipe et l'écrivain est un homme seul, le journaliste s'occupe de la vie qui passe, l'écrivain, au fond, s'occupe surtout de la mort, de celle des autres et de la sienne ; le journaliste s'occupe surtout de l'urgent et l'écrivain s'occupe surtout de l'essentiel, et il est très rare que l'essentiel et que l'urgent se recoupent. Zola, comme quelques autres, comme le Hugo des « Choses vues », comme Xénophon, comme François Mauriac, est un écrivain, et ils ne sont pas si nombreux, qui est profondément en même temps un journaliste, en ce sens que tout roman de Zola est d'abord précédé par une enquête. Je dirai que loin d'être un artiste, l'écrivain Zola est un travailleur, et là encore je n'aurais eu qu'à me taire et à écouter ce que vous avez dit du travail, et ce travailleur, cette conception si moderne, et dans la formule de Mallarmé dont je vous parlais tout à l'heure, où Mallarmé lui dit : « Ne vous préoccupez donc pas ni de ceux qui disent que vous êtes injuste pour les ouvriers et pour les travailleurs, ni de ceux que vous bousculez parce qu'ils sont arriérés, vous êtes moderne », eh bien Zola, dans cette conception du travailleur, est profondément moderne. Et tout naturellement, cette conception du travail fait que Zola est sensible aux récompenses qui viennent tout naturellement récompenser un travailleur. Il ne méprise pas, comme vous l'avez encore dit très bien, les institutions, ni la Légion d'honneur, ni l'Académie française.

Eh bien, l'Académie française, je vais tout de même vous en dire un mot. Je pense que Zola est la plus grande faute de l'Académie française. Ce n'est pas qu'elle n'en commette pas d'autres,

elle en commet beaucoup, mais je vais essayer de vous expliquer pourquoi Zola est la plus grande faute de l'Académie française et en un sens, la première... mais pas la dernière !

On a beaucoup dit que l'Académie française avait dès l'origine manqué à sa vocation en n'acceptant pas Molière. Naturellement, je partage cette opinion, mais il faut comprendre pourquoi l'Académie française n'avait pas pris parmi elle Molière. Vous connaissez tous ce fameux vers sous le buste de Molière qui est maintenant à l'Académie : « Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre ». Il faut, quand on étudie une époque, ne pas l'étudier avec nos perspectives actuelles, c'est déjà assez difficile quand on est dans sa propre époque de trouver la justice et la vérité, et si vous vous mettez trois siècles plus tard, ça devient presque impossible. L'exemple le plus classique, c'est la défense de l'esclavage par Aristote. Je ne défendrai certainement pas l'esclavage, mais je me refuserai toujours à jeter Aristote dans les oubliettes parce qu'il a défendu l'esclavage. D'ailleurs, je crois bien qu'il y a une page de Marx qui dit à peu près la même chose. Il était pratiquement impossible à l'époque, impossible parce qu'il y a précisément des lois économiques, de rejeter complètement l'esclavage. On peut le rejeter au XVIII^e et au XVI^e et au XV^e siècles, mais dans l'Antiquité on ne le peut simplement pas.

Si Proust n'était pas mort à cinquante ans, ce qui paraît-il est jeune pour un Académicien, ou si Giraudoux n'était pas mort aussi relativement jeune, ils auraient certainement été à l'Académie. Point Zola ! La faute est inexcusable, car il s'agit évidemment du refus d'une certaine recherche de la justice et de la vérité, et puis aussi d'un refus d'une certaine esthétique. Et à mon sens, l'Académie n'a à se mêler ni de politique, ce qui est trop clair, ni d'esthétique, car si elle se mêle d'esthétique il y a fort à craindre que beaucoup de ceux qui sont en son sein seront oubliés quand ceux qu'elle a refusés sont au Panthéon.

Zola évidemment avait des adversaires et je pense que dans cette Maison on entend surtout, et je me range parmi eux, des gens qui admirent Zola. Eh bien, je voudrais vous donner deux jugements d'ennemis de Zola. Car enfin, il faut respecter la liberté et je les ai choisis, non pas parmi des gens insignifiants, car beaucoup de gens insignifiants ont détesté Zola. Mais là ce sont deux grands écrivains.

L'un est Nietzsche qui en parlant de Zola, parlait du plaisir de puer. L'autre est Dostoïevski qui écrit : « J'ai pris Zola et je n'ai pu qu'à grand-peine lire une telle laideur et l'on crie que Zola est une célébrité, un astre du réalisme ». Eh bien, on n'est pas très surpris de voir ce jugement sous la plume de Nietzsche, on est un peu désolé de la voir sous la plume de Dostoïevski. Il ne s'agit pas de réalisme, il s'agit de vérité ! Je crois que personne aujourd'hui ne dira que les descriptions de *Germinal* étaient truquées, fausses ou exagérées.

Je pense que quelqu'un comme Thomas Mann a beaucoup mieux vu la signification de Zola lorsqu'il parle d'un naturalisme qui rejoint le symbole. Cela, je crois que c'est vrai, une étroite communion avec le mythe, et j'ai dit tout à l'heure que je pensais que Zola n'aurait pas tellement aimé qu'on le traite d'artiste. Je crois en revanche qu'il ne pourrait pas rejeter la dénomination de poète. Et c'est quelqu'un qui est très loin de lui qui le dit, c'est Cocteau qui dit : « Zola est un grand poète, un grand lyrique inconnu ».

Je crois profondément que la gloire de Zola est une gloire dont nous savons tous qu'elle ne périra pas, ni en France, ni ailleurs, que la gloire de Zola est d'avoir été en même temps trois choses, un honnête homme, épris de justice et de vérité, un grand travailleur et un immense poète.